

M A S C A R A D E

ABONNEMENTS

LYON
Un an . . . 8 fr.
Six mois . 4 fr.

Les ANNONCES
traitent de gré



JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an . . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

ÉTRANGER
Un an . . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT



Que se passerait-il?

Que se passerait-il si...

Vous connaissez tous cette histoire :

La chose avait lieu sous Louis XIV.

Un jeune prédicateur faisait son premier début devant la cour.

« Mes frères, s'écrie-t-il à un moment donné, mes frères, nous mourons tous ! »

A ces mots, le grand roi se tourne vers le jeune prêtre, et lui lance un regard tellement sévère, que le malheureux épouvanté de sa hardiesse, balbutie et reprend : « Du moins, presque tous... »

Il faut espérer que nous n'en sommes plus là, aussi pousserons-nous tranquillement jusqu'au bout notre interrogation sur un événement qui est dans l'ordre naturel des choses, et qui du reste a peu de chances de se réaliser pour le moment, puisque d'après le *Journal officiel* tout va pour le mieux.

Donc, que se passerait-il si l'empereur mourait ?

Telle est la question qui depuis quinze jours se pose d'un bout à l'autre de nos quatre-vingt-neuf départements.

FEUILLETON DE LA MASCARADE

NOS DÉCORÉS

M. Osmond.

Marchand de cotons et président du Tribunal de commerce, M. Osmond est un petit homme gras-soufflet qui depuis deux ou trois ans, rempli des fonctions gratuites, dont l'unique rétribution consiste en une croix de la Légion d'Honneur. — Voilà M. Osmond payé, tout est bien. — Le Tribunal de commerce n'étant point la juridiction habituelle des journalistes, il nous est difficile de donner une appréciation raisonnée des qualités de M. Osmond, comme magistrat consulaire, — mais on s'accorde généralement à dire qu'il apporte dans ses fonctions beaucoup de bienveillance et d'esprit de conciliation. — Avant d'être orné de la ruban rouge, la boutonnière du président du Tribunal de commerce n'était pas absolument vierge ; — on y remarquait une rosette bleue ou verte, je ne sais au juste, représentant l'ordre impérial mexicain de la Guadeloupe. Mais, hélas ! depuis la fin tragique de l'éphémère Maximilien, l'ordre impérial de la Guadeloupe se trouvait singulièrement déprécié, et était arrivé à ne valoir guère mieux que les obligations de même origine. — Aussi ne doutons-nous pas de l'empressement qu'a mis M. Osmond à débarrasser ses paletots du souvenir de notre malheureuse expédition.

M. Onofrio.

Président de la commission des hospices, président de chambre à la cour Impériale, voilà bien des raisons d'avancement dans le bataillon de la Légion d'Honneur. — En cela M. Onofrio ressemble à pas mal de gens ; — aussi nous paraît-il plus intéressant à un autre point de vue complètement étranger à sa rosette. — Lettré et ami des travaux d'intelligence, M. Onofrio délaisse volontiers les considérations et les attendus, pour s'occuper d'études archéologiques, de recherches sur le vieux lan-

Que se passerait-il?

L'impératrice régente s'assoierait-elle tranquillement sur le trône resté vide, en attendant que le jeune prince pût y monter sans l'aide d'un tabouret ?

Continuerions-nous à couler des jours tissés d'or et de soie sous l'empire de cette bonne constitution de 1852, modifiée, mais si peu, si peu, par l'innocent sénatus-consulte qui a tant ébouriffé l'illustre Ségur d'Aguesseau ?

Ou au contraire, l'édifice si laborieusement élevé et construit pendant dix-huit années de règne, s'effondrerait-il comme une bâtisse à laquelle manque sa pierre d'assises ?

Et verrions-nous alors arriver et se bousculer tous les prétendants avides de faire le bonheur du peuple ?

Le comte de Chambord sortirait-il de sa retraite pour prêter l'oreille au vent et écouter si la France l'appelle ?

Le duc d'Aumale ou le comte de Paris essaieraient-ils de rouvrir ce parapluie constitutionnel sous lequel Louis-Philippe abritait les vainqueurs de juillet ?

Le père Raspail proclamerait-il de nouveau la République *tout seul* — avec la masse du peuple ?

L'hydre de l'anarchie profiterait-elle de l'occasion pour relever toutes ses têtes, et le spectre rouge ferait-il enfin son apparition tant annoncée par M. Rouher ?

Que se passerait-il?

Voilà le point d'interrogation autour

gagé, les vieilles rues et les vieux types lyonnais. — Ami de *Guignol*, il a colligé en un volume soigneusement édité par Scheuring, les principales pièces du répertoire *classique*, et il passe pour fréquenter plus assidûment la rue Ecorche-Bœuf ou le Caveau des Célestins que le Théâtre-impérial. — On assure même l'avoir vu pénétrer dans les coulisses, après les représentations brillantes, pour offrir ses félicitations aux artistes : — ce qui n'a absolument rien de compromettant pour un magistrat, attendu que le seul décolletage que l'on rencontre dans les coulisses de *Guignol* est le père Vuillermé en manches de chemise.

M. Martin Daussigny.

Celui-là encore est un archéologue, non pas un archéologue amateur, mais un archéologue renforcé, convaincu, passionné, acharné, un archéologue jusqu'à la moëlle des os, un archéologue depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Innombrables sont les découvertes qu'il a faites dans le domaine des vieilles poteries, des vieilles médailles, des vieux parchemins, des vieilles ferrailles ; innombrables sont les inscriptions latines, grecques, hébraïques ou syriaques qu'il a déchiffrées.

Et avec ça, — un chapeau qui est tout un poème !

Qui ne le connaît, le chapeau de M. Martin Daussigny ? Grand, large, volumineux, évasé des bords ; on croirait à première vue que ce gigantesque chapeau est destiné à cacher les traits soupçonneux de quelque conspirateur, — tandis qu'en réalité il couvre simplement le chef d'un excellent homme qui ne deviendra féroce que le jour où on essaiera de lui prouver, qu'il ne sait pas distinguer une arquebuse du quatorzième siècle d'avec un fusil Lefauchaux.

M. Guérin.

Un archi, archi-millionnaire, — Veuve Guérin et Fils, — vous pouvez tirer là-dessus toutes les traites possibles, — on y répondra.

duquel les valeurs de bourse s'agitent, se remuent, se démènent, rebondissent de haut en bas comme des balles élastiques, exécutent des sarabandes échevelées à faire pâlir les Clodoches.

Tel est le problème dont la solution épouvante les conservateurs et trouble le sommeil des négociants et des industriels.

Tel est l'inconnu, l'X algébrique qui donne aux Français l'attitude des lecteurs d'un feuilleton palpitant d'intérêt, devant les mots fatidiques : *la suite à demain*.



Est-ce là le résultat d'une bonne politique ?

D'une politique droite, franche et rassurante ?

Ces inquiétudes, ces angoisses, ces paniques momentanées, tout cela n'indique-t-il pas au contraire que nous marchons comme à tâtons dans un chemin broussaillieux et mal tracé où nos pieds s'embarassent, — ne démontre-t-il pas que le char de l'état manque de lanternes ?

Comment, après dix-huit années d'un règne tranquille, — car il ne faut pas compter comme troubles qui vaillent les polissonneries du mois de juin, — après dix-huit années d'un gouvernement où vous avez agi à votre guise, n'étant gênés par per-

D'une honorabilité aussi incontestable que sa fortune, M. Guérin s'est fait dans notre ville un nom justement estimé pour ses bonnes œuvres et sa loyauté commerciale. Il y a quelque mois, l'administration essaya non maladroitement de mettre à profit la considération dont il est entouré pour en faire un député officiel, sous couleur d'un député libéral conservateur ; — mais la chose n'eut pas de suites et ne pouvait en avoir. — Si M. Guérin, en effet, est fort estimé comme homme privé, il est douteux que les Lyonnais professent la même sympathie à l'endroit de ses idées politiques qui ont des parfums de Rome peut-être trop accentués. — M. Guérin l'avait lui-même compris ainsi, lorsqu'il déclina spontanément l'honneur d'une candidature posée par 177 partisans dévoués ; 177, hélas ! sur 32,000 électeurs.

M. Grataloup.

Un peu de villégiature. — M. Grataloup est épiciériste et maire de Vaugneray ; — c'est comme maire qu'on l'a décoré. — Remuant et plus intelligent qu'un épiciériste ordinaire, M. Grataloup, nourri d'oracle, s'est acquis dans tout le pays une réputation d'oracle. — Il y est l'avocat consultant, l'avoué, le notaire, le vétérinaire, le médecin, si l'on veut, au besoin même le curé. — Pas de bon procès sans l'avis de M. Grataloup, pas de négociations entamées, pas d'affaires conclues sans ses conseils. — Chaud partisan de la candidature de M. Perras, le maire de Vaugneray doit sans doute sa décoration aux recommandations de ce député officiel, — et à ce propos, rendons un juste hommage à la générosité avec laquelle M. Perras a fait combler de *favours* tous les amis zélés qui ont concouru au succès de son élection : le marquis d'Albon, M. A. Jouve, M. Grataloup, etc. — Lui seul est resté officier comme devant, alors qu'il aurait pu être nommé commandeur tout aussi bien que son collègue M. Descours. — Mais non, il a préféré découper ce collier de commandeur en petits bouts de rubans au profit de ses protégés. — On n'est pas plus — grand pélican blanc. Quant à M. Grataloup, il doit être d'autant plus enchanté de son insigne rouge, qu'il lui rappelle les opinions de même couleur qu'il professait avec une

sonne, où vous avez promulgué les lois qui vous convenaient, établi les règlements qui vous plaisaient, fait tour à tour la paix ou la guerre suivant votre volonté, où vous avez eu, en un mot, tout le loisir, toute la facilité, tous les moyens, toute la liberté d'action nécessaires pour asseoir vos institutions sur des bases solides et inébranlables, — nous en sommes arrivés à ce point, que le chef de l'état ne peut être malade ou indisposé sans que la France entière en éprouve le contre-coup !

Qu'il ne peut avoir un accès de fièvre sans que ses trente-six millions de sujets se tâtent le pouls, ni une crise de rhumatisme sans qu'ils se mettent à crier !

Votre système constitutionnel, votre mécanisme gouvernemental est établi, ajusté de telle sorte, qu'une condition essentielle pour qu'il fonctionne régulièrement et marche sans encombre, — est que le souverain soit immortel !

Ah ! parbleu, la théorie du gouvernement personnel vous retombe dessus cette fois, et de toute sa pesanteur.

A force de nous représenter l'empereur comme le seul gouvernant, le seul responsable, le seul agissant, le seul initiateur, comme le seul machiniste capable de faire mouvoir les décors et les trucs de cette féerie qu'on appelle la politique ; — à force d'avoir abusé à son endroit du « moi haïssable » dont parle Blaise Pascal, — nous avons fini par ne voir que lui,

ardeur méritoire en l'année de grâce 1848.

Mais, que voulez-vous ! les années se suivent et ne se ressemblent pas.

M. Paul Grand nous a adressé lundi dernier la lettre que voici :

« Monsieur,

« Je vous remercie des lignes que vous me consacrez pour la seconde fois dans la *Mascarade* ; « vous dites une chose à laquelle je suis très-sensible, et qui, j'en suis certain, me fera pardonner par tous les gens intelligents de ne pas ressembler à Apollon ; c'est que j'aime les artistes, « que je me plais au milieu d'eux, et que je suis « heureux toutes les fois que l'occasion se présente « de leur rendre service.

« C'est chose assez rare à Lyon pour que l'exception mérite d'être notée.

« Quant à l'origine de ma décoration, le *Journal Officiel* de jeudi dernier, 2 septembre, donne la clef du mystère. Je suis décoré par le ministre du commerce comme fabricant, et nullement pour avoir présenté les Ecoles. J'ai présenté les Ecoles parce que tous mes collègues du Conseil d'Administration sont en vacances ; mais de tous, c'est assurément moi qui suis le moins savant, le moins zélé et le moins méritant.

« Je n'espère pas que le hasard me mette jamais dans le cas de vous rendre service, mais si l'occasion s'en présentait, je n'oublierai pas que vous êtes un homme d'esprit, et qu'à ce titre vous avez droit à toutes mes sympathies.

« Agréez, Monsieur, mes compliments empressés.

« Paul GRAND.

Vite, réparation d'honneur.

Si M. Paul Grand n'est point un grand savant comme nous l'avions dit plaisamment, à coup sûr ce n'est pas un sot, et il était impossible de se venger plus spirituellement des petites méchancetés que nous avions décochées à l'adresse de sa boutonnière. Compliments, compliments.

L. LECLAIR.

rien que lui, absolument que lui dans le gouvernement. — Devant sa personnalité envahissante se sont effacées toutes les autres.

Les ministres ? brrrt.

Les sénateurs ? pchtt.

Les députés ? mazette.

On a fait de la France une sorte d'horloge dont Napoléon III était le grand ressort. — et ils n'ont pas prévu, les habiles, qu'un jour pourrait arriver où le grand ressort se détacherait !



Voyons, est-ce sérieusement qu'on prétend maintenir un pareil système dont les inconvénients viennent de se révéler cette fois de façon à crever les yeux d'un aveugle !

Il est temps de comprendre qu'il est déplorable de faire dépendre les intérêts et la fortune de plusieurs milliers de Français d'une crise rhumatismale ou d'une affection de vessie.

Il est temps de comprendre que ce gouvernement est un gouvernement mal organisé qui s'appuie principalement sur la fragilité d'un seul homme.

Il ne faut pas que des masses de gens affolés se ruinent ou s'enrichissent du soir au lendemain, parce que des bavards plus ou moins bien informés auront colporté ces mots : — « l'empereur est malade ! »

Eh mon Dieu, oui, l'empereur peut être malade, aussi bien que vous, aussi bien que moi, aussi bien que le premier bonnetier venu ! — La fièvre, la goutte, ou le rhumatisme n'en sont point arrivés à faire les distinctions subtiles des courtisans, et ils pratiquent, eux, dans toute leur austerité, l'égalité des grands principes de 89.

L'empereur peut être malade : — et puis après ?

Que l'on appelle les médecins les plus célèbres, qu'on le soigne, qu'on tâche le guérir au plus tôt ; que sa famille s'afflige, que ses sujets dévoués s'intéressent à ses nouvelles, très bien, — mais, pour Dieu, que les capitalistes, les commerçants, les industriels, les boursicotiers, etc. ne se croient pas obligés de crier : *saute qui peut*.

Tenez, il est désagréable de faire des comparaisons avec les gouvernements étrangers pour démontrer qu'ils valent mieux que le notre, mais les Américains doivent bien rire en voyant dans quel émoi nous met une mauvaise nuit du chef de l'Etat.



Encore un coup, il faut aviser à changer cela.

Par un système de centralisation à outrance, qui certes n'est pas maladroit, le gouvernement a attiré, a concentré dans ses mains une grande partie de la fortune publique : — les emprunts directs, les sociétés de secours mutuels, les caisses d'épargne, etc. ont été autant de canaux déversant jusqu'à lui les rouleaux d'or du capitaliste, les écus du petit rentier et les pièces de vingt sous de l'ouvrier.

Le second empire s'est dit : plus il y aura de gens intéressés à ma conservation par la grosse affaire de ce monde qui est l'argent, attachés à ma stabilité par les liens les plus étroits qu'on connaisse qui sont les cordons d'une bourse, plus je me trouverai solidement, carrément assis, installé, étampé, — et alors ouvrant à deux battants les portes de sa caisse, il a crié :

« Videz vos poches là-dedans, ça ne risque de rien. »

Beaucoup ont eu confiance, — le coffre s'est rempli.

Nous ne les en blâmons pas, seulement le devoir du gouvernement est de donner à tous ses prêteurs et commandi-

taires une sécurité et une tranquillité qui répondent à la confiance qu'on a eue en lui et ne dépendent pas uniquement de cette chose fragile et éphémère qu'on appelle la vie humaine.

Pour cela, à la place d'un homme mettez des institutions assez robustes, assez solidement charpentées pour ne craindre ni fièvre, ni rhumatisme, ni refroidissement.

La Constitution est perfectible : perfectionnez, perfectionnez !

Mais de grâce pas de ces réformes de carton, pas de ces changements équivoques qui sont la même chose sous un autre nom, pas de ces replâtrages fertiles en contradictions, en obscurités et en restrictions.

Marchez franchement et virilement dans une voie large et découverte, où tout le monde puisse voir où il va : c'est ce qui nous manque le plus.

Mettez la nation à même de se gouverner toute seule, quoiqu'il arrive.

Appliquez-vous à être un gouvernement si excellemment bon qu'à personne ne vienne l'idée d'en changer.

Et si vous êtes embarrassé pour y arriver, — essayez voir d'appeler à votre aide cette brave fille qu'on appelle la vraie Liberté.

Jacques BARBIER.

BONNES NOUVELLES



— Un ex-républicain, aujourd'hui sénateur, Ségur d'Aguesseau, traite les journalistes indépendants d'*ivrognes de la presse*.

Le fait est que nous sommes saouls des hommes que nous payons 30,000 francs par an pour opiner du bonnet toutes les fois que le gouvernement ouvre la bouche.

— Notre ministre des finances, M. Magne, va se reposer pendant quelques jours dans le Périgord.

Il faut croire qu'il *truffe* sans danger la position actuelle.

— En ce moment, il y a sur le pavé de Paris beaucoup de préfets attendant le grand mouvement préfectoral annoncé.

Aussi ne signale-t-on aucun abus d'autorité dans les départements privés accidentellement de leur premier fonctionnaire.

— On parle de projets de fusion entre l'ex-reine Isabelle et le prétendant Don Carlos.

Ces deux branches bourbonniennes Espagnoles n'ont pas besoin de s'entendre à ce sujet : — il y a longtemps qu'elles sont fondues.

MAUVAISES NOUVELLES



— Il est fortement question de faire porter au prince Impérial le titre de duc de Corse.

Peuh ! par le temps qui court les titres au porteur n'ont guère de valeur.

— M. Ledru-Rollin était décidé à rentrer en France pour purger sa contumace, mais le gouvernement devait le faire arrêter à la frontière.

Pourtant, il n'y pas de bonne purge sans relâchement.

— Dans le dernier conseil des ministres, la question de la convocation du Corps-législatif, comme remède à la situation a été vivement agitée, ce qui fait supposer que cette convocation est proche.

En effet, les bons remèdes, il faut les agiter avant de s'en servir.

— Un correspondant Parisien parle d'un clou qui aurait surgi à l'empereur. Les médecins comptent beaucoup sur ce clou qui doit déclouer du lit notre souverain.

FAUSSES NOUVELLES



— Dans les régions non-officielles on assure que, afin de conserver aux races futures les trois irrécyclables pères conscrits qui ont voté contre le sénatus-consulte, le gouvernement a l'intention de les faire embaumer.

L'opération serait faite par M. Raspail, autre irrécyclable d'un autre genre.

— Le docteur Nélaton a été chargé de soigner tous les membres du Sénat qui ont été *froissés* par le discours du prince Napoléon.

Quelques-uns pourtant n'ont pu supporter la réparation et le célèbre chirurgien a déclaré qu'ils ne pourraient plus servir.

— Quant à M. Ségur d'Aguesseau que le discours en question a *ébouffé*, le coiffeur, appelé pour remettre sa chevelure, a prétendu qu'il n'y avait rien à faire, la perruque étant trop vieille.

— Le mariage depuis longtemps annoncé entre le Pouvoir et la Liberté est définitivement rompu.

La Liberté a refusé, alléguant que, d'après ses renseignements, le Pouvoir était un mauvais coucheur.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE



Les princes de la terre ont vraiment des idées bien drôles, et entendent la plaisanterie d'une toute autre façon que leurs sujets.

Voici un incident du voyage impérial raconté par le *Moniteur* :

« Au moment où le train impérial, filant à 60 milles à l'heure, se trouvait en vue de la Ciotat, le convoi s'est arrêté brusquement en pleine voie ferrée, et a fait éprouver la plus terrible émotion aux employés du service. »

« On s'est précipité vers le train impérial, où l'on a trouvé l'Impératrice et le jeune Prince dans un accès de gaieté folle ; c'était le Prince qui, par hasard ou avec intention, avait poussé le bouton destiné à donner le signal d'alarme, et le mécanicien avait enrayé la machine avec une rapidité qui a dû satisfaire les augustes voyageurs. »

Pour une bonne farce, voilà un bonne farce ! Ah ! ces pauvres employés ! dans quelles transes ils étaient ! comme leurs têtes ahuries étaient réjouissantes à voir ! leur terrible émotion jetait l'Impératrice et le Prince dans des accès de gaieté folle, et il y avait bien de quoi ! Pousser le bouton d'alarme pendant un train en marche, quelle aimable espièglerie !

Mme de la Poëze et Mlle Marion ont dû joliment rire aussi à travers leur poudre de riz.

Oui, mais le général Frossard en a pris la colique pendant trois jours.

L'empereur va mieux, l'empereur va plus mal, l'empereur va moins bien, l'empereur s'est promené, nous ne sommes pas sortis de là cette semaine ; pas plus que des commentaires auxquels la maladie souveraine a donné lieu dans tous les journaux.

Chacun explique à sa manière les causes du mal et les empêchements de la guérison. Je crois avoir trouvé la véritable source du malaise impérial. Outre la présence de quatre médecins autour du Chef de l'Etat et les soins dont on le comble, il est évident que si l'Empereur ne se remet pas promptement c'est parce qu'il travaille trop avec M. Piétri.

Vous avez dû remarquer que chaque fois que l'agence Havas annonçait une améliora-

tion dans l'état du malade, elle s'empresse d'ajouter : S. M. a travaillé ce matin avec M. Piétri. Et crac ! le lendemain la Boue baissait, dégringolait.

Evidemment il n'est pas sain de travailler si souvent avec un préfet de police.

Mais, mon Dieu ! à quel genre de travail l'empereur est-il obligé de se livrer avec fréquemment avec M. Piétri, puisque, qu'il allait mieux, la première personne à laborer avec lui pour le bonheur des Français, était le préfet de police ?

S. M. s'occupe-t-elle avant tout du nombre de souldards ayant couché au violon, de la quantité des voleurs à la tire empoignés par les sergents-de-ville ?

A première vue, il semble que le dernier des fonctionnaires avec lequel un souverain ait besoin de travailler est le préfet de police de la Seine.

Les mystères de la toute-puissance sont sondables !

Ce qui l'est moins — insondable — c'est l'intention du ou de la propriétaire de la maison de la place des Terreaux, n° 1, qui fait peindre sa façade eu rose lie-de-vin, couleur hideuse.

Le but de ce badigeonnage insensé est, faire une bonne niche à l'administration qui ordonne le blanchiment des maisons tous les dix ans.

Seulement, comme la nuance obligatoire n'est point le blanc ou le gris et que la couleur claire peut être admise, ledit propriétaire de la place des Terreaux, cherché, comme protestation à l'arrêté, la question, la nuance la plus désagréable à l'œil. Précédemment, cette maison était peinte en vert-pomme, aujourd'hui le rose lie-de-vin a été adopté.

Pareil exemple de mauvais goût avait été donné par le possesseur de cet édifice qui s'élevait en face de l'église de St-Nizier et les locataires de cet immeuble, ainsi que tous les voisins, se sont plaints vivement mais sans succès.

J'ignore si ces taquineries mesquines ridicules contrarient beaucoup notre administration municipale, mais il est probable que ces deux propriétaires se réjouissent intérieurement de leur vexation, tandis que leur farce d'écolier ne fait qu'agacer les compatriotes et donner aux étrangers regardant ce petit complot, une singulière idée de notre bon goût.

A la place des deux récalcitrants, je serais aussi de payer les impôts, et je laisserais saisir et vendre plutôt que d'obéir aux injonctions des papiers blancs, verts jaunes. Dam ! il faut être logique.

Les sieurs Mallet, père et fils, continuent l'exhibition, dans la rue Terme, de leurs cercueils en tous genres, exhibition qui provoque tous les soirs des rassemblements assez tumultueux autour de leur boutique.

Histoire aussi de faire une bonne farce mais celle-là est vraiment lugubre. Incontestablement ces gens sont dans le droit strict, mais à côté du droit il y a certaines convenances sociales ou morales à observer, convenances dont ces marchands soucient peu.

Au fond, ce qu'ils recherchaient leur venu : ils voulaient de la réclame, il en ont eu suffisamment, je pense. Quant à profiter à leur industrie, je doute que cette réclame atteigne ce but ; les manifestations dont l'exposition est l'objet, n'étant rien moins que sympathiques à leur triste commerce.

Le second numéro du *Casse-Tête* a été orné des vignettes de rigueur : quelques sergents-de-ville, coups de poing, assommoirs.

Si le rédacteur unique du *Casse-Tête*, Clément, est un homme d'esprit, il ne faut pas lui en faire un reproche, mais il faut lui en faire un reproche de géographie. Voici en effet avec quelle suscription ce journal nous est parvenu : M. le secrétaire de la rédaction de la Mascarade. — Lyon, Bouches-du-Rhône.

Soyez donc la seconde ville de France, Lyon, Bouches-du-Rhône ! ce sont les seuls seillais qui ne vont pas être contents.

Savez-vous quels sont les gens qui se font sans-culotte Ségur d'Aguesseau traite d'ivrognes de la tribune et de la presse ?

— Ce sont ceux qui *Ségrisent*.

HECTOR PÉRIÉ.

LE CHEMIN LE LA CROIX



En 1848, Athanase Avisé Bienpensant, jeune et bruyant avocat du barreau de X..., passait pour être ce que Joseph Prudhomme appelait alors et appelle encore aujourd'hui : « Un rouge pur sang. »

La vérité est que, comme les écrevisses, dont la marche à reculons l'avait fait plus d'une fois rêver, Avisé Bienpensant n'était rouge en réalité qu'à la surface, si bien que lorsqu'éclata le coup-d'Etat on le vit se ranger carrément et l'un des premiers du côté du manche.

Peu de temps après, le préfet du département, dont dépend la ville de X..., écrivait au ministre de l'Intérieur : « Je ne saurais recommander trop vivement à Votre Excellence M. Bienpensant qui, au moment critique, a puissamment contribué ici, à museler l'Hydre de l'Anarchie, et n'a cessé de se montrer partisan déterminé du parti de l'Ordre. »

« Je comprends l'apologie, — se dit le Ministre, — l'Ordre dont ce M. Bienpensant se montre si chaud partisan, n'est autre évidemment, que l'Ordre de la Légion-d'Honneur. »

Huit jours après, Athanase Avisé Bienpensant n'avait plus de rouge qu'à la boutonnière de son paletot.

IL ÉTAIT CHEVALIER.

Quelques années s'écoulèrent ; — un beau matin l'un des députés du département de.... ayant rendu son âme à Dieu, le gouvernement fit offrir à Bienpensant la candidature officielle ; non seulement notre homme répondit qu'il acceptait de bon cœur, mais il ajouta de plus qu'il espérait, à cette occasion, voir se resserrer le lien qui désolait l'attachait au Pouvoir.

« Quel est donc le lien qui attache M. Bienpensant au pouvoir, — se demanda le ministre ? — je n'en vois pas d'autre que le ruban de sa croix : resserrons donc le ruban. »

Le ruban en se resserrant prit la forme d'une rosette.

BIENPENSANT ÉTAIT OFFICIER.

De même que les roses les rosettes se fanent vite, surtout lorsque comme celle de notre héros, elles s'étaient sur une poitrine qu'agit le souffle pernicieux d'une ambition démesurée.

Invité aux réceptions de Compiègne, à titre de membre influent de la majorité, Avisé Bienpensant eut un soir l'occasion d'affirmer devant son hôte que son dévouement à l'Empereur et à sa dynastie était inébranlable, et ne saurait être entamé même par la hache de l'échafaud révolutionnaire.

Le Souverain sachant bien que deux précautions valent mieux qu'une, s'empressa de garnir le cou de cet ami si dévoué d'une épaisse cravate en moire rouge, destinée à amortir, le cas échéant, la chute du fatal couperet.

VOILA BIENPENSANT COMMANDEUR.

Deux ou trois ans après cet épisode, l'Empereur convaincu qu'il y avait en M. Athanase Avisé Bienpensant l'étoffe d'un futur ministre, lui fit résigner son mandat de député et le nomma conseiller d'Etat ; en recevant sa nomination à ce poste élevé, Bienpensant eut un remords : « Comment, s'écria-t-il mentalement, Napoléon III m'a constamment comblé de faveurs, et je n'ai rien trouvé de mieux naguère à lui dire, sinon que je me ferais au besoin couper le cou pour lui ! Se faire couper le cou, le beau mérite ! c'est si vite fait qu'on n'a même pas le temps de s'en apercevoir ; — je me sens, certes, capable de beaucoup mieux que cela, et par dévouement pour mon auguste souverain, je suis prêt, je l'affirme, à endurer les plus affreuses tortures, les tourments les plus raffinés. »

Sur ce Athanase Avisé Bienpensant s'en alla trouver le Chef de l'Etat et lui jura que son attachement aux institutions impériales était, — selon une comparaison connue, — semblable aux chemins vicinaux de troisième classe, c'est-à-dire sans bornes, il faudrait pour détruire cet attachement qu'on lui arrachât le cœur, et encore !...

L'Empereur, tenant à mettre ce précieux viscére à l'abri d'une extirpation violente, s'empressa de blinder à l'aide d'une plaque diamantée le thorax qui le renfermait.

BIENPENSANT ÉTAIT GRAND-OFFICIER.

Survint, quelque temps après, un changement de ministère ; Avisé Bienpensant fut appelé à faire partie du nouveau cabinet ; fou de joie, notre homme s'en alla, son portefeuille sous le bras, remercier le Souverain, et laissant son enthousiasme s'élever du camp au sommet de la gamme ascendante, il protesta à sa Majesté qu'il ne demandait qu'à se faire écharper pour

elle. — « Mieux vaut, mon cher Bienpensant, répondit Sa Majesté en souriant, que vous soyez écharpé par moi que pour moi ; — et ce disant, l'Empereur gratifia le nouveau ministre de la fameuse écharpe rouge qui se porte en sautoir ; — ne lisez pas : — en sautoir. »

BIENPENSANT ÉTAIT ENFIN GRAND-CORDON.

Et voilà, mes chers frères, comment Athanase Avisé Bienpensant sut se faire octroyer des légions d'honneurs.

DÉMOCRITE.

CORRESPONDANCES UNIVERSELLES

Nous résumons comme suit nos correspondances de Paris et d'ailleurs :

Tout le monde a lu, je le suppose, dans *La Légende des siècles*, la magnifique description du terrible combat singulier que se livrèrent, trois jours durant, dans une île du Rhône, Olivier fils de Gérard de Vienne, et le paladin Roland neveu de Charlemagne ; eh bien, entre nous soit dit, la lutte à outrance engagée depuis longtemps déjà, entre MM. Rouher (Roland) et Schneider (Olivier), me semble tout-à-fait digne de servir de pendant à ce duel épique.

Vous souvient-il comment les hostilités commencèrent ? M. Rouher lança sur la poitrine du baron Jérôme David certain *crachat* qui jaillit sur le nez de M. Schneider ; celui-ci justement offensé, s'empressa, en vrai fabricant de locomotives, de flanquer au vice-empereur un vigoureux coup de tampon qui le renversa de son ministère. Les Auvergnats sont robustes, mons Rouher rebondissant sous le coup qui venait de le frapper, alla retomber plus solide et plus agressif que jamais dans les bras du fauteuil que venait de quitter M. Troplong ; M. Schneider comprenant que s'il laissait à son adversaire qui venait de reconquérir ainsi l'avantage de la position, le temps d'établir ses nouvelles batteries il était perdu, s'empressa de lui allonger en pleine poitrine le *cou* du commandeur La Tour du Moulin ; pour le coup, M. Rouher se trouvant gravement blessé... dans son amour-propre, il s'en suivit une suspension d'armes qui dure encore et dont les deux champions profitent pour reprendre de nouvelles forces et méditer de nouvelles jarnacqueries.

Il est à peu près certain que c'est au moment de la réouverture des chambres qu'aura lieu la passe suprême qui doit mettre fin à ce combat acharné ; aussi M. Rouher travaille-t-il activement à s'assurer le concours d'un nombre de députés suffisant pour l'aider à pousser vigoureusement le bélier à l'aide duquel il espère renverser M. Schneider de la présidence du Corps-Législatif. M. Schneider de son côté, abrité derrière La Tour du Moulin et consorts, ne doute point que ledit bélier, lisez M. Segrès, ne vienne se heurter sans succès contre La Tour et ne fasse, par contre-coup, tomber ceux qui l'avaient mis en branle, — dans le ridicule. Jusqu'à présent chacun des deux antagonistes compte un nombre à peu près égal de partisans ; M. Rouher a pour lui non seulement l'Arcadie entière mais les nombreux députés de toute nuance que la prorogation a exaspérés et qui altérés de vengeance contre le directeur du Creusot, sont tous disposés à *Segriser*. Quant à M. Schneider, sans parler de la gauche qui lui viendra très probablement en aide, il sera vigoureusement soutenu par le groupe libéral que commande par droit d'ancienneté le brave colonel Régis, et je ne serais nullement surpris que le parti Segrès-Rouher fût complètement *réquis*.

Parlons d'autre chose.

Il paraît que M. Carpeaux a reçu l'autre jour une lettre ainsi conçue :

« O Phidiastarté,

« C'est moi qui ai maculé d'encre votre groupe admirable ; l'enthousiasme profond que m'inspire ce délicieux chef-d'œuvre est l'unique mobile qui m'a poussé à agir comme je l'ai fait ; celle de vos danseuses que j'avais prise pour point de mire est campée dans une attitude si dégagée, si vaporeuse, si aérienne, qu'elle semble prête à s'élancer d'un bond dans les frises azurées, et c'est justement dans la

crainte qu'elle ne finit par s'envoler que je me suis décidé à la tacher.

« Tibi.... a.

« I. Diot. »

Charenton, 8 septembre 69.

Ce que l'on reproche le plus, et non sans raison, aux statues dont se compose ce fameux groupe de la Danse, c'est de ressembler moins à de vrais prêtresses de Terpsichore qu'à de folles bacchantes, aussi bon nombre d'artistes et de boulevardiers prononcent-ils depuis quelques jours de la façon suivante certain juron italien fort connu et dont ils émaillent leurs causeries : *Carpeaux di Baccho !*

Vous savez que le gros lot de cent mille francs de la loterie de Toulouse n'a pas encore été réclamé et ne le sera probablement jamais, comme cela est déjà arrivé pour la loterie de Bordeaux. Quelqu'un me disait hier à ce sujet : « Moi, ma conviction intime est que rien n'est moins contagieux qu'un gros lot, c'est-à-dire qu'à l'inverse de la gale, par exemple, un gros lot ne se gagne jamais. »

On annonce comme devant paraître sous peu une biographie de M. Duc, par Eugène de Mirecourt ; M. Duc est, vous le savez, ce *restaurateur* du Palais-de-Justice qui n'a pas eu besoin, lui, de mettre à la loterie pour gagner cent mille francs. Voici le début textuel de la brochure consacrée par Jacquot à l'heureux architecte :

VIE A DUC

« Ah ! que Duc a, en architecture, les goûts qu'aux lecteurs de ces lignes je me plais à supposer, etc. »

La chasse étant ouverte depuis une dizaine de jours déjà, j'ai hâte de vous conter certaine anecdote cynégétique palpitante d'intérêt et que je serais d'autant plus impardonnable de ne pas connaître, que depuis trente-cinq ans environ on la voit régulièrement tous les ans figurer, à cette époque-ci, dans trente-six journaux.

Un jour certain Nemrod myope et qui avait en outre, avant de sortir de chez lui, liché toute la bouteille, se trouvant sans trop savoir comment au milieu d'une vigne, vit tout-à-coup, à dix pas de lui les feuilles s'agiter : convaincu qu'il était en présence d'un lièvre ou d'un lapin, notre homme épaula, tira, et... émaille de grains de plomb le comment dirai-je d'un quidam que l'antithèse de la faim avait amené au pied d'un cep, et qui furieux de se voir ainsi *défiguré*, traîna incontinent son quasi meurtrier devant les tribunaux. Les juges après mure délibération, condamnèrent l'imprudent chasseur à compter à sa victime autant de pièces de cinq francs qu'il lui avait logé de grains de plomb dans le verso, ci 750 francs.

« Quel malheur, s'écria le condamné, quel malheur que mon fusil ne se soit pas trouvé chargé à balle, ça ne m'eût coûté que cent sous ! »

Ce cri de sauvage égoïsme scandalisa le brigadier de gendarmerie qui ne pût s'empêcher de dire à celui qui venait de le pousser : « Jeune homme, sachez que quand on se trouve dans les vignes du seigneur, on ne doit chasser que le renard. »

Brigadier, vous avez raison.

Pour extraits :

XAVIER LEFRANC.

THÉÂTRES



Grand-Théâtre. — Vidons d'abord l'incident Marthieu. On sait que cette basse, au mépris des protestations du public, malgré une opposition évidente, palpable, a été admise par le commissaire de police après sa rentrée. Le résultat de cette admission était facile à prévoir ; les spectateurs, auxquels on avait voulu absolument imposer cet artiste, étaient bien décidés à ne pas accepter cette décision arbitraire et à faire valoir leurs droits méconnus.

L'occasion s'est présentée lundi dans la *Favorite*. L'orage qui grondait soudainement à l'élité vers la fin de la représentation ; — un bravo intelligent amena la tempête que ni les menaces du commissaire, ni les arrestations usitées en pareil cas, ne réussirent à calmer. Quelques applaudissements timides essayèrent de lutter peu d'instant, mais durent se taire devant l'unanimité de la salle à repousser l'injuste verdict prononcé précédemment et à réclamer la résiliation de M. Marthieu.

Instantanément demandé sur tous les airs connus, M. le régisseur, — après une demi-heure passée à enfiler un habit noir et les gants de rigueur, — s'est enfin décidé à venir expliquer au public : « que la Direction avait fait tous ses efforts pour obtenir la résiliation de M. Marthieu, lequel, légalement admis refusait de résilier à l'amiable son engagement. La Direction se considérait donc comme en dehors du conflit existant seulement entre le public et M. Marthieu. »

Pardieu ! la Direction nous la baille belle, et a une façon commode de se débarrasser des conflits ! A qui la faute de tout ce tumulte, de cette bagarre, sinon à la Direction ?

Raisonnons un peu : M. d'Herblay engage M. Marthieu, qui opère sa rentrée. Or, le public, — le vrai public, — trouve, avec raison, cette basse insuffisante, mauvaise ; on chute, on siffle avec vigueur, et le commissaire de police déclare M. Marthieu admis. Quels sont donc les applaudissements comptés par le représentant de l'autorité pour faire pencher la balance en faveur de l'acceptation, sinon les applaudissements de votre claque ?

Pouvez-vous affirmer que l'illustre Achille est resté ce soir-là sous sa tente en assistant impassible à cette rentrée ?

Ou bien le commissaire était sourd et aveugle, et a pris l'opposition pour la majorité, ou bien vous avez répandu dans la salle une quantité de battoirs assez grande pour faire illusion. [La preuve en est que lundi dernier pas un bravo n'a essayé de protester en faveur de votre artiste.

L'admission de M. Marthieu est donc l'œuvre de M. d'Herblay qui comptait sans l'énergique revendication des spectateurs, et pensant que pareilles acceptations ayant souvent réussi, celle-ci passerait sans encombre. La surprise ayant été déjouée, la Direction veut aujourd'hui se mettre en dehors du conflit, tandis qu'elle doit être responsable de la situation qu'elle a créée.

Je comprends donc parfaitement que M. Marthieu dise à M. d'Herblay : — Grâce à votre claque vous m'avez fait recevoir, je ne partirai qu'avec une indemnité de votre part.

C'est donc une question d'argent qui est seule en jeu, et en attendant sa solution le public en pâtit. Il faut pourtant que M. d'Herblay fasse un sacrifice pécuniaire pour mettre fin à des scènes dont le scandale remonte jusqu'à lui. D'autant mieux que M. Marthieu n'a pas des exigences telles que notre Directeur les puisse refuser.

Du reste, la basse qu'on a essayé de nous imposer faisait tache au milieu de la troupe de grand-opéra, dont les principaux interprètes, M^{me} de Taisy et Sallard, MM. Dulaurens et Monnier, forment un ensemble des meilleurs. M^{me} Sallard nous revient avec un organe un peu voilé parfois dans le médium et manquant peut-être de douceur dans le haut du registre, mais son chant est plus correct, plus fin, et son jeu a perdu cette froideur qui le distinguait.

M. Monnier, lui, a toutes les qualités d'un bon baryton ; son physique avantageux, sa voix puissante et bien assise, — se rapprochant pourtant un peu de la basse chantante, — son débit très-net, sa tenue correcte, lui ont valu jusqu'à présent tous les suffrages. Je doute qu'on regrette M. Mérie, malgré sa rare habileté de chanteur.

Pas plus qu'on ne regrettera M. Delabranche, — un remarquable ténor cependant, — à côté de M. Dulaurens ; l'organe, un peu cuivré de celui-ci autrefois, s'est singulièrement adouci, mais il est toujours aussi plein, aussi éclatant, aussi inaccessible à la fatigue, et, en outre, se prêtant merveilleusement à toutes les exigences de l'art du chanteur ; le fausset laisse seul à désirer : — c'est, dit-on, le côté faible des grands ténors. — Ajoutez que M. Dulaurens, bon comédien, toujours en scène, consciencieux interprète, peut chanter tout le répertoire d'une manière sinon irréprochable, du moins très-satisfaisante, et vous verrez que son engagement est un des plus intelligents de cette année.

Il est difficile, après une première audition, de formuler une opinion exacte sur le mérite de Mlle Peyret, forte chanteuse Stolz. Mlle Peyret est jeune, trop jeune même, car son talent, — si elle en a plus tard, — est encore à son aurore. Pour le moment, ce contralto est doué d'un organe souple, assez étendu, d'un timbre agréable, mais se soutenant avec peine et manquant de force. En outre, l'émission de la note dans les dessus est pénible, et à voir les efforts nécessaires pour l'arracher, il semble que Mlle Peyret n'en viendra pas à bout. Avec cela, le geste est saccadé, pointu ; — dam ! les formes de Mlle Peyret rappellent peu celles de sa devancière, — et la prononciation détestable.

Je ne demande pas mieux de revenir sur cette première appréciation.

Les débuts de l'opéra-comique sont presque terminés : Mlle Baretta a été admise à l'unanimité, ainsi que Mlle Dartaux et M. Férét dont les rentrées se sont opérées sans la moindre opposition. Espérons que Mlle Dartaux, d'agazou fort convenable, vaudra bien cette année ne pas mériter le reproche d'être rarement en scène et jouera avec moins de nonchalance.

Sur M. Lhérie ténor léger, les avis sont bien partagés : quand les uns l'exaltent, d'autres le trouvent insuffisant. Dans tous les cas, il vaut bien trois Guillets ; on sent que M. Lhérie est un artiste consciencieux et travailleur ; sa méthode est sûre, son jeu distingué, c'est un chanteur de la bonne école ; malheureusement sa voix ne répond pas à ces bonnes qualités, elle manque d'ampleur, de force et atteint difficilement le sommet du registre. Mettons que l'émotion ou l'indisposition ait paralysé quelques-uns de ces moyens, je le veux bien, mais alors quand M. Lhérie sera complètement remis, il faudra qu'il nous fasse rattrapper les notes qui ont raté à ses débuts.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés,
Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

LA SILENCIEUSE



MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIERES
de tous systèmes
pour Familles et Ateliers
garanties de 1 an à 3 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIÈRE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon
Plusieurs médailles d'or (48-12)

SOMMIERS-MODÈLES PERFECTIONNÉS
Brevetés s. g. d. g.
Elasticité et construction démontables, légères et nouvelles, répondant à toutes les exigences. — Prix : 12 à 30 f. Tarifs et dessins sur demandes

LAURENT, quai St-Antoine, 17, LYON

CASINO DU PARC DES ROSIERS

DANS UN BOIS CHARMANT

Source des Eaux minérales, alcalines et ferrugineuses de Miribel (Ain)

A 10 kilomètres de Lyon

Trajet en 17 minutes par le chemin de fer de Lyon à Genève.
— Prix du billet aller et retour : de la gare des Brotteaux, 1 fr. de la station de St-Clair, 75 centimes.

DINERS CONFORTABLES DEPUIS 2 FRANCS (23-12)

A VENDRE

un

PIANO DROIT

Boîte en palissandre richement ornée
S'adresser au concierge, rue Monsieur, 35, dans l'impasse

CHOLÉRA, CHOLÉRINE, DYSSENTERIE

Le seul remède vraiment efficace pendant les chaleurs pour prévenir les indispositions est l'emploi de

ALCOOL DE MENTHE DE BERAUD

la seule de toutes ces préparations qui soit préparée d'après la formule du Codex de l'empire français, avec les plantes vertes au moment de la récolte. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

Dépôt dans toutes les pharmacies. (63-12)

BEAUTÉ

des Mains, du Visage. —

Guérison des Gerçures,

Pellicules, etc. par l'emploi

de la **CRÈME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (24-0)

M. COCHARD, changeur, 6, rue Impériale, offre de vendre des Obligations de la

VILLE DE PARIS (1865)

et du

CANAL DE SUEZ (1868)

pour le tirage du 15 septembre dont les principaux lots sont de 150.000, 50.000, 25.000, 10.000, 5.000, 2.000 f., etc. Cinq jours après le tirage, les preneurs auront la faculté de résilier, en abandonnant la somme de 12 fr. par obligation, sans autres frais (75-3)

OUVERTURE DE LA BRASSERIE DE LA TAVERNE ALLEMANDE

Rues Impératrice, 87, et Confort, 8

M. Alexandre PUPAT fils, créateur de ce vaste et bel Etablissement n'a rien négligé pour présenter au public un établissement de premier ordre, dans lequel la bonne tenue du service répondra à tout le confortable désirable. — Il n'y sera servi que des consommations de premier choix.

SPÉCIALITÉS DE 79-3

Bières d'Allemagne, Choucroutes, Jambons, etc.

PRIX : 10 FRANCS

La Caisse Centrale de Coupons, rue de la Bourse, 53, à LYON, cède à ce prix les obligations de l'Emprunt à primes de LA VILLE DE MILAN (1866).

Quatre tirages par an avec lots de 100.000 fr., 50.000 fr., 30.000 fr., 500 fr., etc. — Le premier TIRAGE aura lieu le 16 Septembre prochain. 74-5

ALCOOL DE MENTHE ANGLAISE RECTIFIÉ DE J.-D. FREDERIC

Liqueur digestive et stomachique par excellence

Comme Boisson d'agrément pour tous les usages de la bouche et de la toilette, elle réunit tous les avantages et qualités des Eaux, Liqueurs et Elixirs connus à ce jour.

FLACONS BOUCHÉS A L'ÉMERI AVEC INSTRUCTION, 2 et 4 f. (Exiger le nom de J.-D. FREDERIC et le cachet cire noire avec tête couronnée.)

DÉPÔTS A LYON : — A la Pharmacie Centrale, et dans les principales Pharmacies de la France et de l'Etranger.

Dépôt général pour les demandes en gros, rue Pizay, 3, au 3e, chez M. J.-D. FREDERIC (60-6)

VOULEZ-VOUS un Portrait joignant à une Ressemblance garantie tous les perfectionnements artistiques dont la photographie est susceptible ? Allez chez

TERRISSE PÈRE & FILS
4, Place des Cordeliers, 1
LYON (26-0)



35 Ans de Succès

ROB-SAVARES, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscess, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondance

S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon allée de traverse rue de l'Arbre-See 9 (37)

AUX PARENTS

CHÉRUBIN, ILLUSTRATION DES ENFANTS (5e année) vient d'abaisser à 10 francs le prix de son abonnement pour un an, et paraît deux fois par mois. Chacune de ses livraisons contient une grande feuille donnant un cours de dessin, les costumes des armées du monde, fleurs colorées, musique, modes, etc.

Belles Primes gratuites envoyées franco ou 8 fr. sans primes. L'édition populaire que le Chérubin publie sous le titre : LE PETIT PARISIEN (un an 3 fr. 50) est, par la modicité de son prix, le plus remarquable des journaux pour les enfants des deux sexes. — Envoyer mandats de poste, 15, rue du Croissant, au Directeur des deux journaux.

TOUS RENSEIGNEMENTS POUR LE

GUIDE-INDICATEUR

ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL

De la ville de Lyon

1870

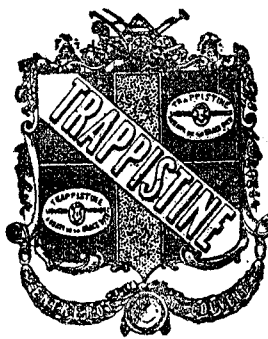
Doivent être adressés au Bureau de l'Imprimerie

5, Cours Lafayette, 5

ET AUX FACTEURS-RÉUNIS

Passage des Terreaux

TRAPPISTINE



LIQUEUR DE TABLE

apéritive et digestive

préparée au

Couvent de la Grâce-Dieu

près de Besançon (Doubs)

PAR LES

RR, PP. Trappistes eux-mêmes

L'exquise finesse de son arôme et ses qualités hygiéniques, éminemment salutaires, en font aujourd'hui notre première Liqueur française.

En Vente dans les principales Maisons

En consommation dans les grands Cafés

DÉPÔT GÉNÉRAL

CARLOZ VUILLEMIN

15, rue Lanterne, Lyon (22-32)

PENSION DE CHEVAUX

M. VIVIEN, propriétaire de vastes prairies à Dardilly près Limonest (Rhône), désire prendre en pension des CHEVAUX malades ou convalescents.

Ecrire franco pour les conditions. 74-4

AVIS AUX LYONNAIS

qui vont à Paris

THIERRY, photographe 41, Rue de la Chaussée-d'Antin

Se charge de faire leur Binette (18)

10 FRANCS

versés à l'Office Financier, 35, rue St-Pierre, donnent une obligation de la Ville de Paris (1865), laquelle concourt pour lots de 150.000 francs et autres au tirage du 15 septembre. Cinq jours après le tirage on peut résilier l'achat en abandonnant les 10 francs versés sans autre frais, ou en prendre livraison au cours de la Bourse de Paris. (77-3)

10 FRANCS

versés à l'OFFICE DES COUPONS, 85, rue de l'Impératrice, donnent une obligation du Canal de Suez, laquelle concourt pour lots de 150.000 francs et autres au tirage du 15 septembre. Cinq jours après le tirage on peut résilier l'achat en abandonnant les 10 francs versés sans autre frais, ou en prendre livraison au cours de la Bourse de Paris. (78)

36, RUE ET PLACE IMPÉRIALE, 38, LYON

A côté du passage de l'Argue

AUX DEUX PASSAGES

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Châles, Soieries, Lainages, Articles de Blanc, Etoffes pour Deuil, etc.

Maison de confiance vendant bon marché et à prix fixe 70-8

Place des Célestins, 1

GRAND CAFÉ-RESTAURANT ISCH

L. TIGNAT successeur

DÉJEUNERS

Un carafon vin — pain — un plat — dessert. 1 fr.

DINERS, de 6 à 8 heures du soir

Potage — quatre plats — dessert (vin compris). 1 fr.

Sert à la Carte

SALONS PARTICULIERS